Zeitschrift: L'ami du patois : trimestriel romand
Band: 9 (1981)
Heft: 1

Artikel: Touchante maternité
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-239937

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Touchante maternité

Au grenier, dans un panier rempli de foin, était couchée une chatte avec ses deux chatons. Il n'y avait que quelques jours que les petits étaient nés et ils étaient encore tout perdus. Avec leurs petites pattes tâtonnantes, leurs têtes démesurément grosses, leurs yeux fermés à la lumière du jour, cherchant constamment à s'enfouir sous le ventre poilu de leur mère, ils avaient l'air très drôles, mais la chatte les trouvait merveilleusement beaux — c'étaient ses enfants! L'un était tigré, gris et noir, comme elle-même, une beauté donc, on pouvait bien l'affirmer sans fausse humilité !... — l'autre, tout le portrait de son père, tricolore, si élégant avec ses pantalons et ses gants blancs, sa petite tache sur le nez et qui chantait avec tant de sentiment.

Ah ! les beaux « lieders » chantés à deux voix, durant les premières nuits de mars, au jardin !

Rien d'étonnant que ces petites pattes glissantes et ces grosses têtes soient destinées à devenir de charmantes créatures, des chats comme la terre n'en a jamais vus... Et la maman-chatte, fièrement, se dressait pour admirer en ronronnant ces petites merveilles.

Cette agréable mansarde, si paisible et si tranquille, était aussi, à tous points de vue, un endroit idéal, tout indiqué, au sortir du panier rempli de foin doux et chaud, pour les premiers essais de nos deux grimpeurs.

Tout alentour ce n'étaient que vieilleries pleines de mystères, découvertes à faire, coins à explorer, éclairés par la

lune de mai qui regardait curieusement par la fenêtre ; puis au milieu, une grande place pour jouer. Quoi ! un fameux quartier à souris ! vaste champ pour la formation et le développement des talents du métier.

— Je devrais faire un petit tour à la recherche des souris, se dit Maman-chatte ; mes chatons dorment et un peu de distraction me ferait du bien. C'est fatigant de soigner des petits et il me semble aussi que je commence à ressentir un formidable appétit.

La chatte quitta son lit de foin, lécha et caressa encore une fois prestement ses chatons, puis glissa doucement, tout en flairant, le long des caisses et des paniers.

Malgré l'âge, c'est tout de même une agréable excitation que de flairer des souris ! Mais quel est ce bruit presque imperceptible et cette odeur bien connue ? Impossible de s'y méprendre : c'est un fin « parfum » de souris ! encore quelques pas prudents, sur des pantoufles de velours — personne n'en aurait de semblables — et la voilà devant un nid de souris dans lequel deux minuscules souriceaux sont blottis l'un contre l'autre, tout roses comme les nouveau-nés des souris.

— Il n'y avait pas besoin de pantoufles de velours, pensa maman-chatte, car ceux-ci ne peuvent ni courir, ni voir. Du reste, cela n'en vaut pas la peine, deux petites bouchées, rien de plus... au fond, je pourrais quand même... ce serait toujours un fortifiant.

Au moment de sauter dessus, quelque chose, en elle, la retient : « Ils ne peuvent ni courir, ni voir, tout comme tes propres enfants. Ils sont complètement abandonnés et leur mère est probablement morte. Ils sont aussi perdus que tes petits si tu n'étais plus. Il est vrai que ce sont des souris, mais elles sont si petites, si petites, ce sont des bébés ; tu sais, n'est-ce pas ce que sont des enfants, insinuait la voix intérieure. » C'était l'amour maternel qui parlait, et l'on sait à quel point cette tendresse maternelle est profonde chez les chattes.

— Tu sais, n'est-ce pas, ce que sont des enfants ? répétait la voix.

La chatte se baissa, saisit prudemment avec les dents un des souriceaux et le porta dans son panier, puis elle retourna chercher l'autre, et les nourrit en même temps que ses propres enfants. Les petites souris étaient déjà raidies, à demi-mortes de faim, mais elles furent bientôt réchauffées et rassasiées. Elles se sentaient tout à fait en sûreté auprès de cette mère, ne soupçonnant nullement que c'était une mère-chatte. Comment l'auraient-elles su, puisque leurs yeux étaient encore fermés ? Sur elles était posée une patte, sans griffes, douce et tendre, une vraie patte de velours qui les protégeait.

Les chatons grandirent, les souriceaux également ; ils ouvrirent leurs yeux et la première chose qu'ils connurent, ce fut la même mère et le même profond amour maternel.

C'étaient des enfants. Ils jouaient ensemble et le soleil de mai regardait par la fenêtre et jouait avec eux, tout en formant une auréole dorée autour de la tête de la mère-chatte.

Questions d'enfants

Père, qui passe le plus vite :
Est-ce la fleur ? est-ce le vent ?
Est-ce l'étoile qui gravite
Et s'enflamme en sillon mourant ?

Est ce la nue ou la fumée,
L'hirondelle glissant dans l'air,
La fusée en gerbe allumée ?
Est-ce la foudre ? est-ce l'éclair ?

Le sable arraché de la grève,
La frêle bulle de savon,
Le fil de la Vierge, le rêve,
La feuille morte, le ballon ?

Mon fils, que l'avenir t'évite
Ce savoir triste et douloureux
Non, ce qui passe le plus vite,
Enfant, ce sont les jours heureux.